Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève

Band: 9 (1947-1950)

Heft: 2

Artikel: Un savant genevois : Jean Trembley-Colladon 1749-1811 : son jugement sur le monde scientifique de Paris en 1786

Autor: Trembley, Emilie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1002619

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN SAVANT GENEVOIS : JEAN TREMBLEY-COLLADON 1749-1811

SON JUGEMENT SUR LE MONDE SCIENTIFIQUE DE PARIS EN 1786 [1]

par

Emilie TREMBLEY

Jean Trembley est une personnalité assez marquante du XVIIIe siècle genevois. Il s'est distingué comme astronome, comme mathématicien et comme philosophe. Senebier, A. Sayous dans son *Dix-huitième siècle à l'étranger*, Freshfield dans sa biographie de H.-B. de Saussure parlent avec éloge de ses travaux. Il fut l'élève de Charles Bonnet et d'Abraham Trembley, l'ami de H.-B. de Saussure, de Jean de Müller et de Bonstetten, qui tous le tenaient en haute estime, mais ayant fait presque toute sa carrière à l'étranger, il est peu connu dans sa patrie.

Jean Trembley, fils de Jacques-André, recteur de l'Académie, et d'Anne Colladon, est né à Genève le 13 avril 1749. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il perdit la même année son père et sa mère. Son frère Abraham (à ne pas confondre avec le naturaliste, son oncle) n'avait que neuf ans. Les deux orphelins furent recueillis et élevés par leur tante Madame Gallatin-Colladon, dans sa propriété de Bel-Air près Genève.

Jean Trembley fit des études de droit et devint avocat, mais comme beaucoup de Genevois de sa génération ses goûts le portaient vers les sciences. L'astronomie surtout l'attirait. Il fit ses premières observations sous la direction de Jacques-André Mallet. En 1774, Jean Bernoulli étant venu voir l'observatoire de son ami écrit : « Monsieur Mallet jouit d'un avantage

[1] Communication présentée à la Société d'histoire et d'archéologie le 11 mars 1943.

préférable aux plus beaux instruments, celui d'avoir deux aides également habiles et zélés : MM. Jean Trembley et Marc (Aug.) Pictet, qui lui sont extrêmement attachés et concourent de tout leur pouvoir à rendre leur patrie chère à l'astronomie [1]. » Les noms de Pictet et Trembley seront bien souvent associés par la suite à celui de H.-B. de Saussure qui entraînait ses amis à faire des observations en montagne.

En 1776, Trembley participa à une fameuse expédition au Môle qui fut surprise par le brouillard, si bien que Saussure lui-même, qui avait fait pourtant six ou sept fois cette ascension, se trouva dans l'embarras et même en danger.

L'année suivante, lors de sa troisième expédition autour du Mont-Blanc, il dit : « Je fis ce voyage avec deux amis... Je souhaitais beaucoup de soumettre mes observations à des juges aussi éclairés que MM. Trembley et Pictet. Pendant que je notais (mes) observations, M. Trembley observait le magnétomètre... M. Pictet de son côté observait le baromètre [2]. »

Jean Trembley entra très jeune en relation avec Charles Bonnet et travailla sous la direction du grand savant. En 1768, il n'a que dix-neuf ans, lorsque Bonnet écrit à Abraham Trembley au sujet de son élève : « Je voudrais que vous puissiez juger de ce que nous faisons ensemble. Vous verriez comment nous nous enfonçons dans les profondeurs d'une métaphysique que nous aimons et que nous allions fréquemment avec une Religion qui doit en être l'âme. » (9 avril 1768.) Une autre fois il lui dit : « Nous avons aujourd'hui à dîner M. de la Lande de l'Académie des Sciences... Notre jeune homme tiendra donc votre place : elle ne lui convient pas encore, mais il la remplira dignement un jour. » (22 septembre 1768 [3].)

En 1784, deux événements marquèrent dans la vie de Jean Trembley : au mois de mai, la mort de son oncle le naturaliste Abraham Trembley, en qui il perdait un maître auquel il tenait par les liens les plus affectueux ; puis en août, sa nomination de correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

[1] Raoul GAUTIER et Georges TIERCY, *L'Observatoire de Genève...*, p. 20.
[2] *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel, 1786, t. II, p. 327, 343, 345.
[3] Archives Trembley.

Il avait présenté en 1781 à cette Académie un mémoire intitulé : *Analyse de quelques expériences faites pour la détermination des hauteurs par le moyen du baromètre.* L'auteur fut engagé à publier ce mémoire. Il n'en fit rien jusqu'au jour où son ami Saussure le fit paraître dans le tome II du *Voyage dans les Alpes*, avec cette note :

« Quant (au mémoire) de M. Trembley, comme il n'a été imprimé nulle part, je l'ai prié de me permettre de l'insérer à la fin de ce volume. C'est un sujet si étroitement lié avec ceux qui en font l'objet, que la plupart de mes lecteurs seront charmés de les trouver réunis. C'est d'après les principes établis dans ce mémoire, que j'ai calculé les hauteurs des lieux dont il est fait mention dans ce chapitre [1]. »

En 1786, Trembley entreprit un grand voyage dans le nord de l'Europe. Grâce à une lettre d'introduction donnée par Charles Bonnet à son élève pour le professeur Gilbert à Grodno, nous sommes renseignés sur les motifs de ce départ.

Genthod, 27 mars. « Un de nos meilleurs amis et un de mes plus chers élèves en philosophie, M. Trembley, va voyager dans le Nord pour fortifier sa santé et accroître ses connaissances. J'avais eu le plaisir de diriger ses premiers pas dans la carrière philosophique, il l'a parcourue en géant, et aujourd'hui l'élève est un maître auprès duquel je m'instruis. Il a fait depuis dans les hautes mathématiques des recherches profondes qui lui ont mérité les applaudissements de l'Académie Royale des sciences de Paris et des plus grands géomètres [2]. »

Chargé de ce bagage scientifique et muni de recommandations, notre Genevois part pour visiter quelques universités.

« Le voyage, dira-t-il, est toujours un état forcé pour moi, qui au fond ne fais cas que de deux choses, l'amitié et l'étude. Mais cet état forcé satisfait la curiosité, calme l'inquiétude et nourrit l'imagination pour longtemps. » (Bruxelles, octobre 1786.)

[1] *Voyages dans les Alpes*, tome II, p. 570, note.

[2] Bibliothèque de Genève, Ms. Bonnet 30. Les travaux de Trembley auxquels Bonnet fait allusion ont été publiés sous les titres suivants : En 1780 à La Haye : *Exposition de quelques points de la doctrine des principes de Mr. Lambert.*

En 1783 : *Essai de trigonométrie sphérique, contenant diverses applications de cette science à l'astronomie.*

Si voyager n'est pas le fait d'un homme aussi attaché à son milieu, il en tirera cependant le meilleur parti et son esprit d'observation enregistrera les moindres épisodes de la route avec un sens du pittoresque qui fera le bonheur de ses correspondants.

Bonnet écrit à Bonstetten : « Trembley m'écrit de Cassel une lettre bouffonne qui me prouve que le voyage opère sur sa santé. Il avait besoin de décrire cette longue courbe. » (26 avril 1786.)

D'avril à novembre 1786, Trembley visite la Prusse, la Pologne, Saint-Pétersbourg, la Suède, le Danemark, la Hollande, Bruxelles. Voici quelques réflexions sur diverses universités, extraites des lettres adressées à Charles Bonnet [1] :

Gottingue. En général j'ai trouvé dans cette université beaucoup de gêne, de préjugés pédantesques et peu de génie. Tous les professeurs sont obstrués de leçons, ils veulent de l'argent et beaucoup. La vie y est d'une tristesse affreuse, ils ne sont point liés entre eux et vivent chacun dans leur maison. Je n'y enverrai jamais un jeune homme qui m'intéresserait.

Berlin. J'ai trouvé M. de la Grange (l'astronome) plus gai et mieux portant qu'il n'a jamais été. J'avais un besoin extrême de vivre avec lui, et de le faire causer, il m'a satisfait pleinement. Sa conversation a fécondé mon cerveau et sans me dire ce que je cherchais il m'a tellement électrisé qu'enfin je l'ai trouvé par moi-même. Il m'a tellement pris en amitié que je puis lui écrire tout à mon aise et en obtenir des réponses. Il faut tout son génie pour soutenir l'Académie de Berlin qui languit un peu.

Varsovie. L'état des sciences et des lettres ici vous ferait pitié. La léthargie est complète. Je n'aime pas Monsieur à sentir que je suis à 400 lieues de vous, et que dans peu j'en serai à 800. Mon attachement pour vous souffre de cette distance, je regrette Genthod et nos vendredis, puissé-je les retrouver et vous retrouver en bonne santé.

Pétersbourg. J'ai peu vu M. Euler parce qu'il vit peu dans le monde, et que je cherchais à en voir beaucoup. C'est un bon homme, mais sans génie, il n'a certainement pas fait ses ouvrages, son gendre M. Fuss vaut beaucoup mieux que lui. Cette Académie va cahin caha, elle est mal gouvernée.

[1] La Bibliothèque de Genève possède vingt lettres de Jean Trembley-Colladon à Charles Bonnet, écrites lors de ses voyages en Suisse, en Italie et en Scandinavie, de 1775 à 1787. Ms. Bonnet 15 (Inv. 723, 728, 729, 730).

De tout son voyage c'est la Suède que Trembley a le mieux aimée et appréciée ; ses lettres rapportent un amusant dialogue avec le roi (Gustave III).

Je veux vous parler de la Suède, j'y ai fait un séjour très agréable. J'eus l'honneur d'être présenté au Roi..., et j'eus avec lui une assez longue conversation... Je vous en citerai un trait. Après m'avoir parlé de mes ouvrages il en vint à Genève et me dit (voici le dialogue) :

Le Roi : Vous êtes actuellement tranquilles à Genève.

Trembley : Sire, nous sommes du moins tranquillisés.

Le Roi : Oui, vous avez eu de la peine à venir à cet état de calme.

Trembley : Oui Sire, les narcotiques étaient inutiles, il a fallu des caustiques violents.

Le Roi : Cela a été long, et a fait du bruit dans toute l'Europe.

Trembley : Il est triste, Sire, de voir des hommes libres donner au monde le spectacle de leurs excès, cela fournit occasion au despotisme d'éteindre le peu de liberté qui reste sur la terre. *Le Roi s'adressant au Ministre d'un Etat voisin* : Ahah, Monsieur, entendez-vous M. Trembley il vous donne assez bien sur les doigts.

Le Ministre : Sire, mais, en vérité, je ne sais, cela ne peut pas regarder, car enfin...

Le Roi : Oh, très bien, cela vous regarde directement.

Trembley : Sire, on ose parler ainsi à un Prince digne de commander à des hommes libres.

Le Roi : Vous avez très bien parlé, ce sont les excès de la démocratie qui mènent au despotisme, comme les excès du despotisme produisent enfin l'anarchie.

Trembley : Votre Majesté sait bien que les extrêmes se touchent et surtout en politique.

Le Roi : Mais quel était au fond le sujet de vos querelles ?

Trembley : Sire, en deux mots, c'était un peuple qui voulait tout faire par lui-même, délibérer en masse, sur tout ne rien laisser aux Magistrats.

Le Roi : Mais ceci est fort plaisant. (*Il s'adresse à l'Envoyé de Hollande*) voici votre tour Monsieur, et M. Trembley vous donne ici la leçon dont vous devriez profiter.

Le Ministre : Comment Sire, point du tout, cela n'a point de rapport, je connais bien les affaires de Genève, mais chez nous...

Le Roi : Oh, chez vous c'est tout de même et vous pourriez prendre exemple, si les peuples savaient profiter des exemples.

Trembley: Sire, Fontenelle disait que les fautes des pères étaient perdues pour les enfants, ici ce sont les fautes des peuples qui sont perdues pour leurs voisins.

Le Roi: Vous avez raison.

Le Ministre: Mais Sire, je puis assurer Votre Majesté...

Le Roi: Oh je sais ce qui en est.

Trembley: Sire, nous avons donné en miniature un tableau que d'autres peuples ont donné et donneront en grand.

La conversation changea et le Roi se retira peu après [1].

Sur le Danemark, voici une note qui est bien celle d'un Genevois en voyage :

Le Danemark est un pays charmant, la vue du Sund m'a transporté, la mer y est transformée en lac, elle forme un canal de la largeur du lac à Genthod et s'élargit ensuite des deux côtés. Tout ce canal fourmille de vaisseaux de toutes les nations, la côte de Suède ressemble à la côte de Cologni.

J'ai vu nos trois artistes, MM. Juel, Clemens et Bradt. M. Juel est toujours le même très estimé et très recherché ici. J'ai vu chez lui des choses charmantes, il a bien gagné depuis Genève. Il y a ici des gens de lettres intéressants et l'astronomie mieux cultivée que dans aucun autre pays du Nord.

En passant à *Hambourg* j'allai voir le fameux Klopstock qui n'est point boursouflé comme ses poëmes, il est gai et aimable, vous ignorez sans doute qu'il est un de vos plus grands admirateurs, nous parlâmes d'écrivains français, de Buffon, etc... Là-dessus il me dit que son écrivain favori était M. Bonnet, que son style réunissait à son avis toutes les qualités de style philosophique. Vous pouvez croire que nous n'eûmes pas de disputes là-dessus, et lorsqu'il sut les relations que j'ai le bonheur d'avoir avec vous, il fut sur le point de m'embrasser, ce qu'heureusement il ne fit pas, car ses dents noires me tenaient à une distance convenable, et quoique Poëte, il ne respirait rien moins que l'ambroisie [2]...

A *Leyde*, Trembley retrouve des amis de son oncle et le dessinateur Lyonnet, qui a illustré les ouvrages d'Abraham Trembley.

Ce tour d'Europe se terminera pour Jean Trembley par un séjour de quelques semaines à Paris, qui sera le point culminant de son voyage.

[1] Ms. Bonnet 15 (Inv. 730), f. 164.
[2] Ms. Bonnet 15 (Inv. 730), f. 168.

Dans ses lettres il n'est guère fait mention des trésors artistiques de la capitale. Il est vrai qu'il écrit à Charles Bonnet, et pour tous deux, ce qui les intéresse, ce sont les hommes de science et leurs idées. D'ailleurs l'engouement pour la science est général. Les laboratoires sont à la mode. Celui de Lavoisier est un des centres les plus réputés de l'Europe. Les visiteurs y affluent. On y voit le créateur de la chimie moderne faisant des expériences et sa jeune femme inscrivant ses observations, sous sa dictée.

Le nom de M. de Buffon domine encore son époque de toute sa majesté, mais avec lui c'est la science littéraire, théorique. D'ailleurs les limites de la science sont mal définies, c'est pourquoi tout le monde s'en occupe. C'est à qui découvrira une comète, ou réunira un cabinet d'histoire naturelle. On comprend que les charlatans ont beau jeu pour exploiter cet engouement. Mesmer avec ses baquets fait courir tout Paris ! Il n'est question que de fluides élastiques et de fluides électriques.

L'Académie Royale des Sciences de Paris jouit à ce moment du plus grand prestige. Le cadre dans lequel elle siège ajoute encore à sa gloire. L'appartement qui est le sien au Louvre a été celui du Roi, et les illustres académiciens se réunissent sous le portrait de Louis XIV.

A peine installé à l'Hôtel du Grand Conseil, rue des Filles-Saint-Thomas, Trembley écrit à Bonnet. Nous avons de lui cinq lettres très longues et substantielles, dont voici quelques extraits [1].

La première visite de Trembley est pour son banquier Haller (Rudolf Emmanuel, le fils du grand Haller).

Paris, ce 8 novembre 1786.

... J'ai vu hier Haller qui m'a fait le meilleur accueil du monde, et m'a invité à l'aller voir souvent.

C'est un plaisir que de voir expédier les affaires à Haller, dans cinq minutes il avait vidé sa chambre qui était remplie de monde. J'ai vu chez lui le ridicule et fameux Mesmer, il a l'air d'un assez gros cochon. Pour passer tout de suite à l'autre extrême, je vous dirai que j'ai vu M. Bailly qui est bien aimable, il attendait une lettre

[1] Ms. Bonnet 15 (Inv. 730), f. 170-183.

de vous. Il est à la fin de son ouvrage sur l'Astronomie Indienne dont j'avais vu le plan chez M. de la Grange.

M. de Condorcet était en campagne quand je suis arrivé, il est revenu depuis peu et je l'ai vu fort à mon aise, il m'a fait le meilleur accueil du monde et nous avons beaucoup causé. Vous aurez vu sa vie de M. Turgot, je l'ai achetée à La Haye où l'ouvrage a été imprimé. Il contient des critiques indirectes mais amères de M. Necker. M. Necker n'est pas mon homme, je n'aime ni son style ni ses idées, mais je regrette de voir les honnêtes gens se déchirer entre eux et donner par là gain de cause aux fripons. Du reste l'ouvrage est bien écrit quoique avec moins de sagesse que les autres ouvrages de M. de Condorcet.

J'ai été voir M. de la Lande... et il m'a invité à un grand dîner qu'il donne le 13, jour de la rentrée du Collège Royal. L'Académie des Inscriptions rentre le 14 et celle des Sciences le 15, j'irai voir tout cela et vous en rendrai compte.

J'ai beaucoup vu M. de la Place, il est aimable et grand Géomètre, mais furieusement pointilleux et précipité, il n'écoute guère que lui-même. En général, le ton de ces Messieurs est déplaisant et ils ne sont guère bons qu'à lire, comme disait le roi de Prusse de Voltaire. J'en excepte M. Bailly et l'Abbé Bossut, celui-ci est doux et gai, j'ai dîné chez lui fort agréablement et il m'a accablé de caresses. C'est dommage que tous ces Messieurs soient des esprits forts, j'ai vu avec regret que M. Bailly était du nombre, ceci entre nous, n'en parlez pas à mon frère. J'ai dîné il y a deux jours chez M. Lavoisier avec plusieurs membres de l'Académie. Madame Lavoisier est très agréable et je causai beaucoup avec elle, nous parlâmes de Saladin, dont elle me demanda des nouvelles avec empressement.

M. Lavoisier est très poli, mais je doute qu'il fut bien facile de lui faire des objections et de les lui faire peser avec attention. Il y avait là deux ou trois géomètres bien lourds, et des beaux esprits qui faisaient des pointes épouvantables.

Je n'ai point été à Fontainebleau, j'étais bien à Paris et j'avais peur de m'ennuyer. J'attends que la Cour soit à Versailles pour y aller. Ensuite, il faudra aller chez le grand Necker ce qui ne m'amuse guère. Le Margrave d'Anspach est ici avec Mlle Clairon. Le prince Gonzague m'y mènera. Il vous fait mille compliments.

Paris, ce 16 novembre 1786.

J'ai été lundi à la rentrée du Collège Royal après avoir dîné chez M. de la Lande avec de fort jolies femmes.

M. Plucquet a lu un discours sur les rapports de l'histoire universelle avec la morale et la politique, il a traité vaguement un sujet vague et nous aurait endormis s'il avait duré plus longtemps.

M. de la Lande l'a relevé et avec son air moitié grave, moitié polisson a lu un mémoire sur la Comète découverte cette année par Mlle Herschel, sœur du célèbre astronome, il en a pris occasion de dire des galanteries aux dames, et le public l'a claqué.

M. Portal a lu un mémoire curieux sur le traitement de la rage... M. de Vauvilliers a lu une traduction de la 8e Pythique de Pindare accompagnée de notes très bien faites. Cette ode est sublime, les Anciens n'ont rien dit de si beau et de si juste sur le néant de l'homme et sur l'influence de la divinité sur lui.

Cette séance m'a fourni quelques anecdotes assez curieuses que je ne puis vous écrire et que je vous raconterai. Je dois vous dire au reste qu'on accuse M. de Vauvilliers de paraphraser les pièces grecques qu'il traduit, en sorte qu'il reste à savoir si Pindare a réellement dit tout ce qu'il lui fait dire.

J'ai assisté mardi à la rentrée publique de l'Académie des Inscriptions.

M. l'abbé Mongez, frère de celui qui fait le tour du monde, a lu ensuite un mémoire sur les charrues des Anciens. Il nous a entretenus très longuement sur les charrues simples et composées, il nous a dit que les charrues simples n'étaient composées que d'une pièce de bois recourbée, qu'elles étaient à manche ou sans manche et qu'en conséquence elles étaient plus simples que les composées au lieu que les composées ayant des oreilles étaient plus composées que les simples, il a cité 20 auteurs, et nous a dit qu'il nous faisait grâce des autres. Pas un seul mot, tant le mémoire était érudit, sur l'utilité différente de ces charrues. M. l'abbé Brotier a lu un mémoire sur les labyrinthes anciens dont il a décrit au long les ornements et les pyramides, où l'on voyait des triangles emblèmes de la Trinité, des cercles et des carrés, etc. et pas un mot, tant le mémoire était érudit, sur les diverses manières de tracer des labyrinthes. M. l'abbé Le Blond a cherché dans le mémoire qu'il a lu quels étaient les portraits d'Alexandre le Grand qui lui ressemblaient, le diable est qu'il n'avait pas vu ce seigneur-là, il n'en a pas moins conclu que les seules médailles qui lui ressemblassent étaient celles où il était recouvert d'une peau de lion, il a cité St Jean Chrysostome et a exclu formellement les médailles d'or qui représentent selon lui Minerve.

Ces Messieurs, à l'exception de M. Anquetil, lisent comme les écoliers récitent leurs leçons ou comme les prêtres disent la messe. Dans cette séance froide et fastidieuse, la seule chose qui ait diverti un moment le public a été ce qu'a dit l'abbé Mongez des Ethiopiens qui attelaient à leur charrue un âne et une vieille femme.

Il faut vous parler maintenant, mon cher maître, de la séance publique de l'Académie des sciences où j'ai été hier. M. de Condorcet a lu l'éloge de l'abbé de Gua.

M. l'abbé Rochon a lu un mémoire sur le Platine qui n'a point été connu du public avant 1748, mais dont Scaliger avait parlé.

M. de la Lande a lu un mémoire sur les satellites de Saturne... L'assemblée était très brillante, j'y ai vu le célèbre du Paty et le Bailli de Suffren, etc. etc. J'étais derrière le Duc d'Ayen avec qui j'ai eu un petit bout de conversation et qui m'a paru bien instruit pour un grand seigneur.

Le temps qui me presse me force à finir cette lettre. Je ne puis vous parler de M. Bailly, avec qui j'ai passé une matinée charmante à Chaillot..., ni de la comtesse de Beauharnais, femme assez bizarre chez qui j'ai été l'autre jour, ni du Comte d'Argental, dans la maison duquel j'ai été présenté, ni de Mlle de Keralio, jolie et jeune Bretonne qui fait des ouvrages d'érudition épouvantables et chez qui j'ai trouvé très bonne compagnie, ni d'une dame de La Rochelle dont la fille âgée de 12 ans compose de la musique comme un virtuose. Tout cela pour une autre fois, mais ce que je ne puis renvoyer, c'est l'assurance des sentiments de tendresse et de dévouement qui m'attachent à vous et à Madame Bonnet, sentiments qui me rendent l'existence douce et qui ne finiront qu'avec moi.

J. TREMBLEY.

Paris, ce 28 novembre 1786.

Je prends ici un cours de douze leçons de M. de Fourcroy sur les fluides élastiques ; il renferme beaucoup plus de chimie que de logique. Je les ai un peu poussés sur la chaleur, lui, M. Lavoisier, M. Bertholet, M. de la Place, etc. Aucun d'eux n'a osé décider si c'était ou non un fluide élastique, en sorte que c'est une qualité occulte qui agit quelquefois sans agir. Le détail m'entraînerait trop loin.

J'ai vu M. de Vergennes, j'ai été tout seul à son audience sans M. Hennin et pour cause. J'ai attendu une heure puis l'on m'a fait entrer. Je lui ai remis la lettre de M. de Ségur, ce qui m'a valu un très bon accueil. Nous avons parlé Suède et toujours Suède, il m'a fait mille offres de service, et j'ai décampé. Pas un mot de Genève. J'ai vu aussi M. le Maréchal de Ségur car toutes les portes s'ouvrent au nom de mon cher protecteur, il n'a pas l'esprit de son fils, mais en revanche il m'a parlé de Genève et des tracasseries que lui avait causées ce siège. Je lui ai fait un compliment là-dessus, j'ai parlé de la bonté du Roi mais généralement, puis nous avons causé de Petersbourg et j'ai décampé. Je vois tous les jours M. Bailly qui suit aussi bien que moi les leçons de M. de Fourcroy. Je le vois aussi à l'Académie où l'on voit beaucoup de monde en peu de temps.

Paris, 7 décembre 1786.

... Il faut vous dire un mot de M. de Buffon chez qui j'ai dîné l'autre jour avec le Prince Gonzague. J'ai été étonné de le trouver aussi bien, vu les grandes douleurs qu'il a souffertes et celles qu'il souffre encore.

Nous parlâmes beaucoup de l'impératrice de Russie, du Prince Henry dont il venait de recevoir une lettre charmante, etc., etc. Ensuite nous parlâmes de littérature, il critique avec beaucoup d'esprit la fausse chaleur des écrivains du jour et tomba sur M. de Florian qu'il appela un mauvais singe de Fénelon. Cela me fit grand plaisir, parce que je pensais précisément de même. Il loua beaucoup Fénelon, sans déprimer Bossuet et remarqua seulement qu'on voyait trop souvent dans Bossuet le docteur de Sorbonne. Nous en vînmes à M. Necker dont il est grand ami. Il nous dit que si M. Necker l'eût consulté plus tôt, il lui aurait fait supprimer l'Introduction de son livre [1] qui en était la partie faible, et lui aurait fait substituer un résumé de l'ouvrage placé à la fin. Il dit que M. Necker avait de quoi bien écrire et écrivait bien quand il était simplement didactique, mais non quand il voulait prendre le ton élevé. Vous pouvez penser Monsieur que nous n'eûmes pas de dispute là-dessus.

Il m'invita beaucoup à venir dîner chez lui toutes les fois que je le pourrais. Je lui demandai la permission de lui présenter Cramer, il me l'accorda très obligeamment, en faisant l'éloge de son oncle sous lequel il avait étudié les mathématiques. Voilà Monsieur un précis de ma visite, j'y retournerai avec Cramer au premier jour. J'ai vu il y a peu de temps le Margrave d'Anspach qui vous fait mille compliments, et me demanda beaucoup de vos nouvelles. Il commence à ce que je crois à s'ennuyer un peu de Mlle Clairon. Il demeure à Issy et vient deux fois par jour à Paris.

J'ai assisté lundi à l'ouverture du Lycée faite par M. de la Harpe. Son discours était un tableau de la littérature depuis la décadence des lettres jusqu'à Louis XIV. Il a fait un grand éloge de St Jean Chrysostome qu'il a appelé le Cicéron de son temps, il l'a opposé à St Augustin qu'il a appelé le Sénèque. Ce discours contenait des choses agréables, mais quelques jugements hasardés. Il a fort maltraité Shakespear (qu'il a appelé un écrivain barbare qui avait des instants de génie), le Dante et Machiavel. Il a très bien jugé Montaigne et Rabelais.

Paris, ce 23 décembre 1786.

... Je pars dans huit jours, et je ferai ma route aussi vite qu'il me sera possible. J'espère donc, s'il plaît à Dieu, d'être à Genève

[1] Il s'agit vraisemblablement de son ouvrage *De l'administration des finances de la France*, paru à Lausanne en 1784.

dans les premiers jours de janvier. Je serais parti quelques jours plus tard si l'Académie des sciences n'était pas en vacances depuis Noël jusqu'après les Rois, ce qui me donne du temps de reste. M. de Condorcet profite de ses vacances pour aller à la campagne se marier à une Comtesse de Crouchy, nièce de M. du Paty. Elle n'a que 22 ans et est très belle. Il en est éperdument amoureux. La joie brillait hier dans ses yeux lorsque je lui fis mon compliment. Cette dame n'a pas de bien, mais M. de Condorcet a près de 25 mille livres de rentes, ce qui est bien joli pour un philosophe. Il a fait un discours au Lycée sur l'astronomie physique et les probabilités. Il y a eu quelques allusions aux affaires du jour fortement applaudies par le public, vivement senties et exagérées par ses ennemis. Dans la société privée il n'est point ce qu'il paraît en public, il est doux et bon. Ses domestiques l'adorent.

Mes amis m'ont beaucoup pressé de passer ici l'hiver, quelques-uns m'ont proposé de me fixer à Paris en me faisant espérer la première place vacante à l'Académie, mais je leur ai répondu que je n'avais aucune ambition ni littéraire ni autre, que j'avais à Genève des amis, et que cela ne se pouvait oublier. En effet j'aime beaucoup mieux être citoyen de Genthod que membre de l'Académie Royale des sciences. Ceci entre nous, je serais au désespoir que personne le sût.

Rentré à Genève, Trembley retrouva avec joie Charles Bonnet au coin de son feu et tous ses amis qu'il préférait aux honneurs académiques. Il reprit ses travaux et publia en 1787, sans nom d'auteur, un *Mémoire historique sur la vie et les écrits de Monsieur Abraham Trembley.*

En 1790, il publia, également sans nom d'auteur, son *Essai sur les préjugés.* C'est un petit volume serré, tant pour le texte que pour le raisonnement, qui débute par ces mots : « Tracer le tableau des préjugés, ce serait faire l'histoire de l'homme. » Trembley entend le mot préjugé dans le sens primitif du mot : opinions admises sur l'autorité d'autrui. « On évitera, dit-il, ces préjugés en procédant pas à pas, en suivant toujours le flambeau de l'observation et de l'expérience. » Il dit dans la préface avoir « écrit ce livre comme délassement à des études plus sérieuses dont il fait sa principale occupation ».

En cette même année 1790, Jean Trembley épousa Mlle Marie-Elisabeth de Ribeaupierre. C'était un mariage d'inclination, mais notre philosophe ne prit pas cette grave décision sans en avoir pesé le pour et le contre, car il y a bien des obs-

tacles. Il a 41 ans... la jeune fille en a 22... il n'a pas de situation, elle n'a pas de fortune, mais il l'aime et c'est le sentiment qui l'emporte sur tous les raisonnements et les préjugés !

Le ménage s'installe à Bel-Air. Une lettre de la jeune femme à Mme Lavoisier montre notre savant dans son nouveau rôle d'époux et de père. Mme Trembley vient d'avoir son premier enfant, une petite fille : Louise.

Son père, dit-elle, la promène, lui récite Virgile qu'elle entend comme le français, mais elle sourit encore aux mauvais vers comme aux meilleurs, il ne reste donc qu'à lui former le goût, nous lui apprendrons à vous connaître, Madame, elle saura quel modèle elle doit suivre. Elle dit encore : M. Trembley continue à s'occuper de signes magiques sous le nom de géométrie [1].

La fin de la lettre est écrite par Trembley :

Convenez Madame que j'ai bien fait de me marier, même pour mes amis et que la première moitié de mes lettres sera désormais plus digne de vous être offerte.

Faisant allusion aux événements tragiques du temps il dit :

Vous avez la force de contempler les orages sans en être troublée (pour moi il en va autrement), je m'indigne de la violence et des excès et je voudrais les réprimer avec énergie, je suis donc un homme de l'autre monde. Il ne me reste qu'à m'enfermer dans la géométrie où l'on ne viendra sûrement pas me chercher et à laisser aller le monde comme il va.

Charles Bonnet mourut en 1793. L'année suivante, Jean Trembley publia un *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. Charles Bonnet.*

Le disciple, qui avait vécu dans l'intimité de son maître, trace un beau portrait de l'homme et du savant, décrivant ses travaux et montrant ses relations avec d'autres savants. Sans jamais se nommer, l'auteur met beaucoup de lui-même dans cet écrit. Son éloge a été jugé comme un modèle du genre. Rappelons l'opinion de Sayous qui, dans *Le Dix-huitième siècle à l'étranger* [2], comparant Trembley à Senebier et à Jacob Vernet, dit : « Un autre biographe plus distingué encore qu'a possédé

[1] Archives Trembley.
[2] Tome II, p. 58.

Genève dans la seconde moitié du siècle, c'est Jean Trembley Ses deux notices, sur Abraham Trembley et sur Charles Bonnet, sont des morceaux à comparer aux meilleurs Eloges de G. Cuvier, pour l'ampleur de l'étoffe et la fermeté des jugements... Jusqu'à la fin du siècle, Trembley reste sans contestation seul au premier rang et rejette dans l'ombre les Eloges si ternes de Senebier. »

Ailleurs il dit : « Les lettres de lui que l'on trouve dans la correspondance de Bonnet sont d'un autre genre et, par les jugements fins et solides, mais caustiques qu'elles contiennent, indiquent un naturel de savant qui contraste on ne saurait davantage avec le caractère serein et paisible de son maître [1]. »

Avec Bonnet il semble que Trembley ait perdu tout ce qui le rattachait au passé. Déjà en 1777, il écrivait : « Genève est un exil pour moi et ce n'est qu'à Genthod que je retrouve ma patrie. » Il ne restera pas à Genève où il n'a pas d'avenir ni aucun espoir d'obtenir une chaire à l'Académie. Et, comme il doit gagner sa vie, il accepte un poste de professeur à l'Académie de Berlin. Il s'adapte vite à ce nouveau milieu. Par les *Mémoires* du syndic Rieu nous savons qu'il eut de bons amis tant dans la haute société prussienne que dans l'émigration française.

En 1795, Trembley écrit à son frère : « Depuis six mois, j'ai été obligé de rédiger huit mémoires dont j'en ai le quart à l'Académie, un est allé à Pétersbourg, un autre à Gottingue, un troisième à Leipzig et le quatrième sera dans les Ephémérides astronomiques, sans compter les affaires courantes de l'Académie [2]. »

Nous ne savons pas la durée du séjour de Trembley à Berlin et la fin de sa vie est peu connue. Nous le retrouvons transplanté, en France cette fois, dans le département du Lot-et-Garonne, au Mas d'Agénois. C'est là qu'il mourra le 18 septembre 1811, après avoir mené quelques années la vie d'un gentilhomme campagnard, entouré de sa femme et de ses deux filles. L'aînée avait épousé Silvestre de Féron, de Tonneins (Lot-et-Garonne), membre de la Chambre des Députés.

[1] A. Sayous, *Le Dix-huitième siècle...*, t. II, p. 43.
[2] Archives Trembley.

En 1809, Trembley avait publié un dernier ouvrage intitulé : *Considérations sur l'état présent du christianisme.* Ouvrage important, venant de la plume d'un laïque, au sujet duquel A. Guillot s'exprime ainsi : « Jean Trembley, un des premiers Genevois qui fussent initiés à la théologie allemande, combattit à la fois la philosophie du XVIIIe siècle et les explications rationnelles des miracles [1]. »

Il est assez significatif que Jean Trembley ait achevé sa carrière par un ouvrage sur la religion. Déjà, lors de son séjour à Berlin, il avait été indigné de l'état d'esprit qui régnait en Allemagne. « La religion à la mode dans ce pays, écrivait-il à son frère, est de faire de Jésus-Christ un philosophe sans mission divine ni miracles, on détruit ainsi toute l'efficace des motifs et on se réduit à une métaphysique illusoire. Quel triste avenir tout cela présage, et que deviendra le Peuple avec de telles instructions ? [2] »

Ces préoccupations ont accompagné Trembley dans sa retraite. On se souvient que, tout au début de sa carrière, il était entraîné par son maître Bonnet disant : « Nous nous enfonçons dans les profondeurs d'une métaphysique que nous aimons et que nous allions fréquemment avec une Religion qui doit en être l'âme. » Trembley sent cette âme menacée et s'il revient aux préoccupations de sa jeunesse, c'est avec la force de l'expérience et avec les convictions du chrétien pour signaler un danger.

Jean Trembley n'est pas revenu à Genève. Il s'est éteint loin de sa patrie qu'il aimait, les circonstances ne lui ayant pas permis de s'y faire la place qu'il méritait. Peut-être aussi a-t-il manqué d'ambition ? Il n'avait pas tort lorsqu'il disait : « Je m'enferme dans la géométrie où personne ne viendra me chercher. »

---

[1] GUILLOT, *Pasteurs et prédicateurs...*, p. 61 et 146.

[2] Archives Trembley, lettre à Abraham Trembley-Colladon, 1er avril 1794.